

sa « maison intérieure », suppose qu'un adolescent bénéficie de médiations subtiles. Subtiles, cela veut dire, par exemple : ne pas lui lancer que lire est bon pour l'orthographe, ou qu'il ferait mieux de lire que de regarder ces séries débiles ; ne pas lui offrir des livres quand il rêve d'un jeu vidéo ; ne se pas se montrer intrusif en tentant de savoir pourquoi tel manga lui plaît (mais être disponible s'il souhaite en parler) ; ne pas déprécier ses goûts, tout en lui ouvrant d'autres pistes ; encadrer le temps qu'il passe devant des écrans⁵, sans lui enjoindre de consacrer les moments libérés à la seule lecture ; lancer des passerelles entre oral et écrit, lecture et écriture, visuel et écrit, plutôt que de les opposer.

Cela suppose surtout que le médiateur - parent, enseignant, bibliothécaire -, pense son propre rapport aux livres, à la culture écrite, qui s'avère souvent bien plus contradictoire qu'il ne le croyait : pour transmettre l'amour de la lecture, encore faut-il l'avoir éprouvé. Que ce médiateur se montre curieux, imaginatif, inventif, à l'heure de proposer des œuvres, plutôt que de toujours enfermer les adolescents dans des collections sur mesure. Qu'il sache donner une chance de rencontrer des textes qui comportent une part de secret, d'inconnu - car nul ne désire ce qui manque de mystère, et c'est peut-être la quête d'un secret qui nous pousse vers les livres, tout au long de la vie.

Mais il n'est aucune recette absolue. Et il faut bien savoir que les litanies sur le fait que « les jeunes ne lisent plus » agacent les intéressés, qui y entendent une volonté de contrôle, de maîtrise, sur le temps supposé libre, d'intrusion dans leur univers. Qu'elles émanent des pouvoirs publics, des enseignants, des parents, elles sont chargées d'angoisses, d'inquiétudes, d'impatience, et les adolescents le sentent. Dès lors, il ne faut pas s'étonner que, pour une partie d'entre eux, la lecture soit une corvée à laquelle il faudrait se soumettre pour satisfaire les adultes. Si nous tentons d'attraper des lecteurs avec des filets, ils voleront longtemps vers d'autres plaisirs.

Michèle Petit

Anthropologue, Laboratoire LADYSS (Dynamiques sociales et recomposition des espaces), CNRS/ Université Paris I
michele.petit6@wanadoo.fr

Quelques titres de Michèle Petit

L'Art de lire ou comment résister à l'adversité. Paris : Belin, 2008. 265 p. ISBN 978-2-7011-4659-1 : 19 €.

Une enfance au pays des livres. Paris : Didier Jeunesse, 2007 (Passeurs d'histoires). 104 p. ISBN 978-2-278-05724-5 : 17 €.

Éloge de la lecture. Paris : Belin, 2007. 159 p. ISBN 978-2701-1324-26 : 17 €.

Afrique francophone :

Jeunesse et lecture, la difficile équation

« *Roméo et Juliette, ce n'est pas Mamadou et Binéta* ». Cette phrase chantée par le duo ivoirien *Espoir 2000* dans un de leurs tubes situe bien la problématique de la communication dans deux pôles différents du même ensemble linguistique qu'est la francophonie. La référence de la romance mythique des amants de *Vérone* n'est pas forcément un élément de la culture des jeunes francophones d'Afrique, alors que « *Mamadou et Binéta* », nom d'une collection d'ouvrages d'apprentissage du français, semble plus adapté au contexte du continent noir. Mais la réalité est bien plus complexe, lorsqu'on veut proposer une offre de lecture qui corresponde aux réalités quotidiennes du public cible.

Loin d'une idée qui les cantonnerait dans une sorte de ghetto inaccessible à la nouveauté, et à distance de l'opinion qui les décrit comme des victimes de la fracture numérique entre les pays du Nord et ceux du Sud, les jeunes Africains sont très branchés sur les technologies.

Les enfants de la révolution numérique

D'abord parce qu'ils ont accès, quasi-simultanément au reste du monde, à tous les bijoux de la technologie miniature : baladeurs MP3 ou MP4, sur lesquels ils écoutent de la musique téléchargée des champions

de R&B américain, du hip-hop français ou des slameurs du pays voisin. Grâce au câble et au satellite, ils voient en direct les derniers rebondissements de la série « Plus Belle la vie » ou le dernier épisode d'« Urgences » ou de « Friends ». De la même manière, ils suivent l'évacuation des sinistrés d'un tremblement de terre à l'autre bout de la terre ou l'intronisation de la nouvelle prêtresse du 20 heures sur une chaîne française. Par ailleurs, le développement spectaculaire de la téléphonie mobile dans les pays africains fait que les jeunes de chaque ville ou région ont créé un langage SMS fait - comme partout dans le monde - d'abréviations codées. Le portable leur permet d'avoir en un seul appareil,

5 - L'enquête évoquée plus haut souligne que les enfants qui lisent le plus sont aussi ceux dont les parents régulent le temps passé à utiliser le multimédia et particulièrement les jeux vidéo.

un téléphone, un appareil photo et un lecteur de musique, objets qu'il était difficile de posséder à l'époque pré-numérique. De plus ils peuvent rejoindre n'importe qui à travers le monde, pour peu qu'ils aient du crédit, et ils peuvent également être joints à partir de tous les coins de la planète.

Grâce à la magie d'Internet, cette impression d'être connecté au monde entier est encore renforcée par l'accès instantané à l'information en ligne, à la capacité d'obtenir sans intermédiaire une information taboue ou cachée dans le pays, et une opportunité de discuter à peu de frais avec un interlocuteur anonyme ou connu, vivant près ou très loin. Même si la réalité du web est un fait, on doit néanmoins dire que très peu de familles possèdent une connexion privée, à leur domicile ou leur lieu de travail. Il est également vrai que le coût des connexions reste élevé dans les cybercafés et que le bas débit rend encore malaisée la navigation.

Une autre limite vient du fait que les différences de niveaux de vie sont telles qu'il existe dans les villes africaines des jeunes qui ont le « dernier cri » d'un gadget, alors qu'au même moment, à deux pas, il y en a d'autres qui ont à peine à manger. Cela dit, le mode de vie digital d'un jeune de Bamako, Douala, Libreville, Dakar ou Kinshasa se rapproche de plus en plus de celui de son homologue de Londres, Berlin, Tokyo, New York ou Buenos Aires. Ils regardent les mêmes séries télévisées, aiment les mêmes chansons, s'habillent presque de la même façon, ou du moins essayent de le faire.

Aux confins du désert livresque

Cependant, ce qui est vrai pour le numérique ne l'est pas du tout au niveau de l'offre de lecture. Quelques livres ou journaux parviennent aux jeunes. D'abord les livres scolaires, obligatoires, pour lesquels les parents font des sacrifices, tant ils sont chers pour les modestes bourses locales. Pour les autres livres, il existe heureusement un marché du livre de seconde main dont l'offre est cependant très réduite, mais plus accessible que le neuf. On peut donc voir dans les « librairies par terre » ou « librairie du poteau », sur les trottoirs des villes d'Afrique, des marchands qui vendent des ouvrages et imprimés de toutes origines. Ces bouquinistes ignorent même généralement la valeur de ce qu'ils vendent. Les seuls imprimés accessibles sont la plupart du temps les journaux et magazines. Mais leur contenu se limite à l'actualité, souvent politique, avec un peu de sport et de faits divers. Ces journaux servent de support de lecture à plusieurs millions de jeunes d'Afrique, sans qu'ils leur soient vraiment destinés. Il y a également la seconde vie des journaux et magazines qui arrivent de l'étranger, généralement de France. Ils sont également vendus dans la rue et donnent à ceux qui les acquièrent un supplément de culture, même s'il s'agit d'un ancien *Paris Match* qui relate les derniers instants du Prince Rainier de Monaco...

La réalité des campagnes africaines est encore plus difficile au niveau de l'accès aux livres. Enclavées, les zones rurales n'ont pas de point de vente de livres ou de journaux. Il n'y a, quand elles existent, que les bibliothèques.

Littératures et langues alternatives

Mais malgré cette rareté du livre, il existe une littérature locale qui se développe chez les jeunes. Cette littérature n'est pas forcément formellement écrite. Elle se décline à travers d'autres modes d'expression.

Le théâtre est un vrai laboratoire de cette littérature, notamment à travers des sketches à forte portée sociale qui se moquent de l'évolution des mœurs. La télévision a récupéré cet outil et des troupes comme les Bobo Diouf du Burkina Faso ont pu faire sensation sur toutes les chaînes d'Afrique francophone par leur gouaille et leur autodérision. Chaque pays a en effet ses stars du rire : Tagne condom et Edoudoua Non-glacé au Cameroun, Adama Dahico et Gohou en Côte-d'Ivoire, Serge Abessolo, Sa Neex au Sénégal, Pipi Wobaxo au Bénin... Le genre prolifère et se renouvelle sans cesse dans la mesure où il y a un public averti qui le suit.

En plus du théâtre, il y a le rap et le slam. Des centaines de groupes naissent chaque année dans les villes et les campagnes d'Afrique. Si le plus grand nombre de ces rappeurs ne s'expriment que pour un public restreint à leur lycée et à leur famille élargie, il n'en demeure pas moins que de vrais talents commencent à se faire un nom dans le rap africain : Movaizhaleine du Gabon, le duo Diamant Noir du Bénin, les tata Pound du Mali, Billy Billy en Côte-d'Ivoire, Lexas Legal de la République Démocratique du Congo, El Grintcho du Niger, Dogg Fadah du Tchad, Kapo du Cameroun sont connus au-delà de leur pays. Il existe des dynamiques régionales, comme le réseau Aura (Artiste unis pour le rap africain) qui, autour du Sénégalais Didier Awadi, regroupe une vingtaine d'artistes de plusieurs pays d'Afrique francophone. Leur but est de se servir du rap pour inciter les jeunes à participer au changement de la société. Ce rap local se distingue du rap international en



Cybercafé à Bamako

ce qu'il se chante dans une langue de compromis : français de la rue et langues locales. Les artistes n'ont pas les moyens de se la jouer « bling bling »¹ et plusieurs ont un vrai positionnement appelant à la modestie.

À côté du rap, il y a la chanson en général. Du reggae à des rythmes plus locaux, chantés en français... Le reggae africain actuel s'appuie sur des personnalités comme l'Ivoirien Tiken Jah Fakoly, le Guinéen Takana Zion ou le Burkinabé Zédess. C'est un reggae revendicatif qui appelle au respect de l'Africain. Parmi les rythmes locaux, on distingue le zouglou de Côte-d'Ivoire, chant s'appuyant sur une rythmique à base de tambour. Le zouglou a connu son envol international à travers le groupe Magic System. Plus près de nous, il y a la vague « coupé-décagé », mouvement lancé par des DJ et les sapeurs de Côte-d'Ivoire et qui sur fond de musique zairoise invitent les jeunes à s'éclater dans la frime et la danse.

Théâtre, poésie urbaine et chanson sont en tout cas une vraie réalité du quotidien des jeunes africains. Ces arts participent à l'invention de la langue qu'ils parlent tous les jours.

Des expressions venues des sketches sont désormais utilisées par l'ensemble de la société. De la même manière, le théâtre, le rap et la chanson puisent dans le langage de la rue, et cela pour une raison simple qu'explique Xavier Garnier² : « *la langue officielle, celle des dictionnaires et des grammaires, du « bien parler », se range du côté du pouvoir, légitimée par les institutions qui la mobilisent. Cette langue administrée est toujours pesante et sélective : chacun doit faire ses preuves et apprendre à la maîtriser s'il ne veut pas lui être soumis. De l'autre côté, la langue de la rue apparaît comme libératrice. Elle ne s'apprend pas, elle s'attrape comme un accent, on se fait contaminer par elle, ses inventions lexicales n'ont pas besoin d'être analysées pour faire sourire.* »

De l'oral à l'écrit

Le théâtre, le rap, le reggae et le zouglou sont le véhicule de cette langue de la rue qui s'oppose à la langue officielle. Qualifié de français de Moussa à l'époque des tirailleurs sénégalais, le parler a évolué selon les pays dans des formes plus ou moins argotiques, s'enrichit progressivement et se propage par les arts ci-dessus cités. Cette langue de la rue quitte rapidement l'oralité de la chanson et du théâtre dans la mesure où elle est récupérée par la presse. Des journaux et magazines censés propager la langue « officielle » s'emploient à travers une ou plusieurs rubriques satiriques à s'approprier cette langue de la rue. On pense à l'incontournable chronique « Pour moi quoi... Makaya » du quotidien gabonais *L'Union* qui chaque matin, dans le langage de l'homme de la rue donne son opinion sur la marche des affaires du pays. Au Burkina Faso, c'est la rubrique « Moa Goama » du *Journal du Jeudi* qui brocarde la société en utilisant la langue de Moussa, avec l'accent. De manière générale,

depuis le début des années 90, des journaux satiriques sont nés un peu partout en Afrique francophone et ils n'hésitent pas à se servir de cette langue au point d'en devenir l'unique référence écrite de certains mots. En Côte-d'Ivoire, on trouve dans ce domaine l'hebdomadaire *Gbich*, alors qu'au Cameroun, il existe *Le Popoli*. À côté des journaux qui surfent sur cette langue « adaptée » au contexte local, de plus en plus d'écrivains francophones l'utilisent dans le sillage d'Amadou Kourouma qui, dans son livre *Allah n'est pas obligé*, maximise l'usage du français « tirailou³ ». Plus récemment, ce sont le Camerounais Patrice Nganang (*L'invention du beau regard, Temps de chien*) et le Congolais Alain Mabanckou (*Verre cassé*) qui intègrent la prose de la rue dans leurs romans.

Entre frangala et camfranglais

À travers le continent, il y a donc une vraie circulation de mots. On en citera un seul qui est sorti de son lieu de création et qui s'est depuis propagé à travers la francophonie : go. C'est ainsi qu'on désigne les filles en argot abidjanais. Il se pourrait qu'il soit un emprunt de l'anglais « girl », mis à la sauce ivoirienne. Grâce aux chansons ivoiriennes, il est désormais utilisé partout en Afrique de l'Ouest, et même en France, où Clément, jeune de 19 ans explique dans le mensuel *Phosphore* (n°328 d'octobre 2008, page 15) : « *je dis "go" et pas "meuf", pour pas que mes parents comprennent* ». Bel itinéraire pour un vocable né dans les quartiers précaires de la commune d'Adjamé à Abidjan et qui dans la bouche d'un petit Français de France vient supplanter une création de la banlieue parisienne (meuf est le verlan de femme).

On perçoit donc le grand écart qu'il faut réaliser lorsqu'on s'adresse par écrit à des jeunes francophones d'Afrique qui ont les yeux et les oreilles dans les écrans et les influences musicales du monde numérique d'un côté, et qui ont les pieds bien implantés dans leur réalité locale, avec le théâtre, la chanson, le rap et les journaux qui s'adaptent tant bien que mal à leur langage. Ce serait facile si telle était la seule contrainte. Malheureusement, ou fort opportunément (ça dépend de quel côté on se situe), les choses ne sont pas si aisées.

En effet, comme il existe plusieurs Afriques, il existe une grande variété lorsqu'il s'agit de l'Afrique francophone. Déjà, à l'intérieur des pays, on note un évident clivage entre jeunes des zones rurales et leur pendant des zones urbaines. Dans d'autres pays, il y a des jeunes de la côte Atlantique qui vivent des réalités différentes de ceux de l'hinterland. Maintenant, entre les pays, il y a d'autres réalités qui ne sont pas communes, entre pays riches et pays pauvres, ou tout simplement entre des pays qui vivent une réalité démocratique et ceux où le régime est très autoritaire. Les lectures « adaptées » ne peuvent être les mêmes pour cet éventail de lecteurs. À ce niveau, l'exemple le plus parlant est celui de Mamadou et Binéta.

1 - Clinquant-branché

2 - « Langue des rues, langues des livres : les questions en débat » in *Notre librairie* n°159, juillet-septembre 2005, p. 67.

3 - « Tirailleur », avec l'accent des tirailleurs sénégalais...

Ces deux héros éponymes d'ouvrages sur lesquels des millions d'Africains ont appris à lire reflètent purement la réalité sahélienne. Les jeunes apprentis lecteurs d'Afrique Centrale forestière ne se retrouvaient pas dans cette « adaptation » des méthodes de lecture. L'environnement contenu dans cet abécédaire leur était par moment aussi étranger que lorsqu'ils apprenaient « nos ancêtres les Gaulois. »

De l'autre côté, comment serait perçue au Sénégal (musulman à 90%) une littérature qui considérerait comme « africaines » les festivités de Noël dans une famille chrétienne du Congo ? Les questions très actuelles de l'évolution des mœurs sont reçues différemment. La langue n'est pas la même : le camfranglais (mélange d'anglais, de français et de langues camerounaises) pratiqué au Cameroun est très différent du nouchi parlé par les durs des rues abidjanaises ou le frangala (français ponctué de mots lingala) en usage dans la rumba moderne et de manière très caricaturale dans le coupé-décagé. À *Planète Jeunes*, nous sommes très attentifs à tout cela. Autant nous avons pour mission de dire aux jeunes ce qui se passe autour d'eux, et qui va de la ville voisine jusque dans l'espace, autant nous devons tenir compte de ce qui est leur soubassement social, culturel, politique ou religieux. Sans aller dans des sujets extrêmement complexes, il faut souvent recourir à des explications toutes simples lorsqu'on parle d'un fruit qui pousse au Sahel et qui est inexistant dans la forêt équatoriale.

En somme, si on va de l'Internet à l'éducation par la culture télévisuelle, en passant par la consommation de la littérature orale et les journaux locaux, les pratiques des jeunes d'Afrique francophone sont un beau miroir de l'évolution des sociétés dont ils sont issus. Il existe encore des Mamadou, Binéta, Roméo et Juliette. Mais lorsqu'on échange avec eux, on se rend compte que leurs prénoms

et surnoms sont de plus en plus inspirés des séries, du show-biz et du sport américains : ainsi de Dakar à Kinshasa, on retrouve des Pamela, Sue Ellen, Sami Jo, Pharell, Jordan, Ryan, Brice... et sans doute, dans quelques mois, des Barack.

Preuve que l'Afrique est en pleine mutation, et les influences actuelles des jeunes vont certainement la faire évoluer encore. Dans quel sens ? Il est difficile de le dire, l'essentiel est que la production locale continue de garder une certaine identité et participe à sa manière au rayonnement culturel mondial. Pour que le jeune lecteur africain ne se contente pas d'être un simple consommateur d'une sorte de dumping littéraire mondial, il convient de renforcer le potentiel du continent autant au niveau des littératures orales et écrites alternatives qu'au niveau de la presse, la fiction et la réflexion sur l'avenir de l'Afrique.

Eyoum Nganguè

Rédacteur en chef de *Planète Jeunes*
e.nganguè@planete-jeunes.org



Le programme Planète

Planète Jeunes est un magazine bimestriel destiné aux 15-25 ans francophones des villes d'Afrique et des Caraïbes. Il est constitué de quatre grands espaces éditoriaux pour s'ouvrir au monde, s'exprimer et échanger, sensibiliser et mobiliser.

Il a été lancé en 1993 par l'Association Planète des Jeunes qui en est l'éditeur, avec le soutien du Ministère français de la Coopération, de l'Organisation internationale de la Francophonie, du Comité Contre la Faim et pour le Développement et l'expertise éditoriale et technique du groupe Bayard Presse, leader européen de la presse éducative.

En 1998, l'association a lancé un deuxième magazine (bimestriel lui aussi), *Planète Enfants*, destiné aux 8-14 ans dont le contenu en fait un support pédagogique pour les enseignants des lycées et collèges.

Il comporte également un volet ludique et de découverte du monde.

Les deux magazines sont réalisés par des journalistes, dessinateurs et photographes vivant et travaillant pour la plupart en Afrique sous la coordination d'une petite équipe basée à Issy-les-Moulineaux près de Paris. Le programme Planète comporte également un volet commercial. Ainsi, dans douze pays d'Afrique, il existe des représentants locaux de l'association, chargés des animations dans les écoles ainsi que de la diffusion par abonnement ou par vente au numéro des magazines. *Planète Jeunes* et *Planète Enfants* sont diffusés dans vingt-cinq pays.

E. N.

D'autres informations sur ces journaux en p. 97